

Miron, la mémoire

par Pierre Ouellet

On l'a dit l'homme d'un livre. C'était l'homme d'une vie. L'homme de *sa* vie, unique. Livre vécu, jamais écrit. Et l'homme des *nôtres*. Nos pauvres vies qui ne tiennent qu'à ça: le sens que leur donne la présence d'un autre. Celle de Miron était un sens à elle toute seule. Une existence sensée. Sur quoi les choses s'appuient, tenant debout le temps d'un mot, d'une phrase, d'un vers ou d'un récit. Miron nous rapaillait.

On était dispersé, disséminé. Dans le temps comme dans l'espace. Chacun dans sa vie. Chacun à son œuvre. Puis un seul mot, lancé de sa voix, formait dans l'air des ronds concentriques d'échos qui s'élargissaient, nous rameutant dans nos mémoires et dans nos rêves: on s'approchait, se rapprochant les uns des autres. Tendait l'oreille, comme on se tend la main. On faisait cercle autour de lui, réassemblés dans notre histoire.

On écoutait, dans cette voix-là, le pouls dont bat la vie commune. La vie ensemble, autour d'un seul et même cœur, qui assure la circulation du sens jusque dans le bout des membres. La paille humaine ne tient en bottes que par le fil de la parole. Ses nœuds de mots. Miron avait une voix qui nous *prenait*. D'un empan tel, qu'elle embrassait par larges paquets. Nous emballait. Littéralement. Nous liait, dans le même ballot. On se tenait par petites foules, serrés. Comme les feuilles tiennent dans un livre, dont sa présence serait l'épine. Et l'on tournait autour. Membres d'un même corps. Les pales d'un éventail, les ailes d'un moulin, les raies d'une roue. Il nous reliait: pages ouvertes sur ce qu'il disait, avait à dire. Qui nous montrait, hors de tout doute, qu'il savait lire dans notre histoire: voyait du sens où ça fuyait, dans nos passés, dans nos oublis les plus notoires. Même dans ces temps désespérés, il décryptait un peu d'espoir qui nous ralliait. Aveuglément. Le cœur empreint de lucidité.

★

On croit ne lui rien devoir et on lui doit tout. Il nous a donné le temps. Une mémoire qu'on avait perdue, et qu'il nous rend. C'est un présent, avec un passé, puis un avenir, dedans, qui le débordent: on se souvient de loin, soudain, et pour longtemps. On fait provision de mémoire. Pour le futur. Pour les temps durs. Quand on ne sera plus, qu'on voudra être quand même, *devenir*. Avenir et souvenir dans le même présent. Sentir qu'on est, enfin, ce qu'on se doit à soi. Sans plus se devoir aux autres. Voilà la dette qu'on a. Non envers lui. Face à l'image qu'il nous donne de nous, cette existence dont il nous a fait don, qu'on n'a pas le droit de dilapider. Il a fait les foins, fauchés et emballés. À nous de les engranger: on en fera son pain durant de longues années.

Il n'écrit pas qu'avec les mots. Avec les choses aussi. Ses vers, ses phrases, traînent des paysages sans fin. Des paysages humains. Avec quelque chose, dedans, qui les anime. Et les agite. Une mémoire grouillante. Une histoire qui bat, et qui

palpite. Des êtres d'os, de chair, la charrue large de l'âme dans le regard. Les charrois lourds, d'images, d'idées, qui leur emportent la vue, le corps entier. C'est la parole qui rapaille l'homme, mais c'est l'humain qui la nourrit, la soigne: de la paille d'homme lui fait son lit, et sa mangeoire. C'est dans la vie que couche la poésie, qu'elle boit et mange. Miron le sait, dont la parole bourrée de son, de seigle, de blé, vit de la chair et du sang qu'il lui a donnés. Pris, souvent, à ceux qui ont laissé leur peau dans le temps, les morgues sourdes du passé. Empruntés à leur corps, pour, dit-il, «chanter / sur le seuil des mémoires les morts d'aujourd'hui / eux qui respirent pour nous / les espaces oubliés» – comme lui, maintenant qu'il a franchi le seuil, respire pour nous l'ensemble du temps remémoré.

★

Il est le seul authentique écrivain public que le Québec connaisse: c'est tout un peuple qui se publie à travers lui. Le livre de tous, et de chacun, qu'il réédite, revu et augmenté de sa parole unique. Il écrit à tant de mains qu'on ne les compte plus. Haut-levées, par-dessus nos têtes, millier de poings tendus. Cœurs doubles, à bout de bras. Mains nues. Toutes, placées en conque autour des lèvres, en un prolongement de la bouche au-delà d'elle-même et de ce qu'elle dit, lui font en chœur un porte-voix: elles l'amplifient. Une voix comme la sienne, singulière et plurielle, porte plus loin que la mesure d'un homme, fût-il le plus grand. Elle atteint cette autre grandeur: un petit peuple qui crie, dont le chant perce la langue au moment précis où il accouche de lui-même à la face du monde. Plus grand, dès sa naissance, qu'il ne le sera jamais de sa vraie vie, si l'on en juge par les temps qui courent, qui vont sans cesse s'étrécissant, dans les resserrements.

On a le sentiment, à le lire, que sa parole est d'un homme plus grand que l'homme, d'où vient qu'elle est un rapaillement: l'assemblage d'un puzzle d'hommes dont les morceaux sont plus grands que lui, contenant autant d'images que l'image globale qu'elles forment comptent de fragments. Pourquoi ai-je l'impression, soudain, que Gaston Miron fut un homme seul – seul parmi les siens? Il partageait peu, à peine, ce qu'il était, qui nous restera secret. Il parlait d'abondance, mais pas de lui. Il disait *nous, vous, eux. Je?* presque jamais. L'image qu'il nous donnait de lui était la nôtre, en fait, que sa parole réfléchissait. En nous infléchissant. Miroir de mots placé de biais.

★

La place publique que sa parole habite n'a rien d'une scène ou d'une tribune, où elle vivrait juchée. Et isolée. Coupée de la base et du sommet. Du fait d'être homme parmi les hommes, de la tête aux pieds, et dans leur ombre. De plain-pied avec la vie. La place publique du poème, c'est le parc, le square. Le champ urbain que la parole cultive, soir et matin. Sarclant et essardant. Comme il faisait, sur les trottoirs, au pas des portes, comme s'il était dans son jardin, y arrachant la mauvaise herbe, vivace, où la solitude humaine se cache et se renfrogne. Une écriture du coin des rues, où se rencontrent les regards. Qui se saluent. S'échangent des poignées de mains. Puis des points de vue: des opinions qui seraient aussi des poésies, où se mélange l'enthousiasme, et l'ironie. Poème et non-poème une fois pour toutes réconciliés.

Un homme de terrain. Un poète de fond. Un paysan urbain. Urbanité du paysan. Une paysannerie de quartier, qui va et vient d'un rang à l'autre de la citée. *Paysan* veut dire, littéralement, habitant d'un pays. Même de rêve, même perdu. Tombé dans l'oubli, ou dans l'enfance profonde. Miron savait d'où il venait: des Pays d'En-Haut, de Sainte-Agathe-des-Monts, de ces Hauteurs. Qu'il habitait pleinement, par sa parole, sa poésie, qui est d'un homme ensouché là, dans sa vraie vie. Une terre avec des roches, puis une maison, au centre, qu'il eût bâtie de ses deux mains, lui, fils d'artisan, menuisier-charpentier d'une vie d'homme qu'il aura su désempailler, y ravivant le temps, le lieu de sa naissance, se rassemblant dans sa natalité: «Que ne souffres-tu pas / aux souffles des partances / d'échapper loin là-bas / le poids de ta naissance», écrivait-il déjà, dès son premier livre, *Deux sangs*, parce que le sang n'est jamais un, le sol jamais unique, le nombre et la diversité l'unique formule sanguine des peuples dont la mémoire dépasse leur origine.

On *émigre* vers son pays natal. Je sais: ça n'a pas de sens. C'est bien comme ça, pourtant, que je le ressens. Le lieu de naissance est dans le temps. C'est une mémoire et une histoire. Et ça n'a pas de consistance. Celle des souvenirs, seulement, celle des regrets. Des mauvais rêves que l'on fait. Des beaux aussi, trop rares pour être vrais. Michaël Lachance écrit de lui: *l'ouvreur de pays*. Miron *ouvrait*, comme on fait d'un livre. Il *découvrait*, comme on ferait de pays lointains s'il en restait à découvrir. Mais il n'y a plus que des pays prochains. Si proches qu'on les a sur le bout de la langue, qu'on les touche du bout des doigts. De l'intérieur. Il suffirait qu'on entre en soi, un peu, pour les faire sortir. Et ressortir. Venus et advenus. Comme à l'air libre. Dans les mots libres que Miron même leur a donnés pour qu'ils respirent. Leur donnant même son dernier souffle: «je serai une ligne à même la terre / n'ayant plus d'ombre / ô mort / pays possible».